

min Papineau. Vous êtes accusé d'être le complice des volours et le receleur des valeurs dérobées.

—Oh! sainte bénite, peut-on dire une chose pareille!!

—Mais la police croit avoir des preuves contre vous.

—La police! la police! dit le père Sansfaçon en se levant de de son siège, la police dites-vous?

—Oui, la police qui vous poursuit dans vos rêves, la police qui tourmente le sommeil du coupable. Lorsque je suis entré chez vous, vous étiez couché sur le banc-lit. Je vous ai secouru pour vous réveiller et votre premier cri a été la police! la police!

—C'est y possible! Que vais-je faire! Je vous jure ma grande conscience du bon Dieu que je ne suis pas coupable.

—Si vous êtes réellement innocent vous allez suivre mon avis et je promets que vous ne serez pas inquiété. C'est moi-même qui ai déposé une plainte contre vous. Je crois à votre innocence, mais je suis convaincu que vous êtes capable de me livrer le voleur. Je retirerai ma plainte au cas où vous me ferez des aveux complets.

—Je vous dirai tout ce que je sais, mais je vous garantis que c'est pas grand'chose.

Le vieux charretier reprit son siège et fit à Caraquette une confession de tout ce qui s'était passé chez lui. Il nia énergiquement que Bénoni eût déposé de l'argent dans sa maison. Bénoni avait fait des dépenses extravagantes et payait toujours avec de l'or. Il n'avait pas travaillé depuis sa sortie de prison et l'origine de sa fortune semblait assez mystérieuse.

L'homme au chapeau de castor gris tenait les informations qu'il désirait depuis si longtemps.

Il ne lui restait plus qu'à pincer le coquin, chose qui serait facile avec l'aide des détectives.

Caraquette ajouta foi aux paroles du vieux charretier qui lui avait dit que le coffret volé n'était pas dans sa maison.

En faisant une hypothèse des plus plausibles, le trésor caché ne devait pas être bien loin, et Bénoni ne tarderait pas à faire un tour dans les environs afin de rogarnir son gousset avec les pièces du coffret.

Caraquette sortit de la cuisine avec le vieux charretier. Il causa quelques instants avec la famille, et s'enmitouffant de manière à ne pas être reconnu sur la rue, il sortit de la maison.

L'homme au chapeau de castor gris s'était décidé à fait le quart dans l'écurie du père Sansfaçon et d'attendre le voleur toute la nuit s'il le fallait. Il était alors onze heures et comme le père Sansfaçon ne devait pas rouler cette nuit-là, Caraquette s'installa dans le sleigh du vieux charretier. Il était masqué par le siège de devant qui était beaucoup plus élevé que celui de l'arrière.

Il prêtait l'oreille au moindre bruit. Bénoni ne pouvait entrer dans la cour sans qu'il le vit par l'entrebaillement de la porte de l'écurie.

Caraquette entendit sonner une heure du matin à l'Eglise Molson. Pas un chat n'avait romué dans la cour.

Engourdi par le froid pénétrant qu'il faisait cette nuit-là Caraquette se sentit gagner par le sommeil.

Pour ne pas être congelé il dut sortir de sa cachette battre la semelle sur le plancher de l'écurie et se frapper les bras sur la poitrine.

Il sortit de sa poche un petit flask et avala quelques gouttes de liqueur qui lui réchauffèrent les intestins.

Il reprit son siège dans la voiture résolu d'attendre jusqu'au jour.

La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 22 JANVIER 1881.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins,

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie,
Bureau : 25, RUE STE-THERÈSE
En face de l'Hôtel du Canada
Boîte 2144 P. O. Montréal.

A nos Abonnés.

Nous prions nos abonnés retardataires de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Nos prix étant modiques, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

CHRONIQUE.

Tempora mutantur, mutamur in illis.

Les temps sont changés et nous aussi nous sommes changés.

Il y a quelques années dans ce pays de Cocagne que nous appelons le Canada nous faisons la politique à table, le programme d'un parti se formulait entre deux verres de champagne et les adhésions des intransigeants se déclaraient entre la poire et le fromage.

Autrefois le sentiment populaire se soulevait devant les hustings à la voix tonitruante des Papineau, des Papin, des Turcotte, des Rhéaumeur, des Letellier et des Charles Thibault.

Auterois en France les coteries politiques se réunissaient dans les salons de Madame de Staël et de Madame de Récamie. C'était là où s'opéraient les grandes conversions.

En France les femmes ont souvent été appelées à jouer un rôle important dans les révolutions de la politique.

Aujourd'hui dans notre pays, lorsque le sens moral dans les sphères du pouvoir s'est affaibli à un degré des plus alarmant, nous voyons la femme s'omiscer dans les affaires ministérielles.

S'il faut en croire le *Free Press* d'Ottawa le beau-sexe remplira un rôle considérable dans les intrigues des spéculateurs auprès du cabinet fédéral.

Il n'y a pas bien longtemps la dame d'un *jobber* bien connu dans les cercles officiels a été vue donnant un baiser à un ministre important en plein corridor de la Chambre des Communes, devant des solliciteurs de place des messagers des pages et *tutti quanti*.

En apprenant cette nouvelle le *Vrai Canard* a éprouvé un frisson et ses plumes se sont hérissées d'indignation.

Nous prévoyons déjà tous les dangers auxquels seront exposés nos ministres lorsqu'ils seront soumis aux cajoleries de dames au gentil minois.

Que d'actes de favoritisme n'aurons pas à enregistrer tous les jours si cette coutume immorale vient à se perpétuer dans les couloirs de la chambre?

Il faut à tout prix faire disparaître cet abus.

Nous suggérons donc à l'Orateur de placer une police spéciale dans les corridors des communes avec instruction d'arrêter toutes les femmes qui feront les yeux en coulisses aux membres du cabinet. Les prisonnières devront être traduites à la barre des communes et admonêtées par le président.

* * *

La *Patrie* a bout d'arguments contre le syndicat du Pacifique, après avoir estimé le coût du chemin de fer et des terres données à ses constructeurs à \$103,000,000 se demande combien il faudra de chars, de tombereaux et d'hommes pour porter cette somme en argent monnoyé.

Après s'être livré à un calcul très long et très fastidieux elle est arrivée à la conclusion qu'il faudrait 336 chars, 3,544 tombereaux et 91,108 hommes.

C'est la deuxième fois que la *Patrie* se livre à un pareil travail et elle ne s'en tire pas mal.

Le *Vrai Canard* de son côté s'est mis à calculer de cette manière ce qu'il faudrait pour transporter la fortune monnoyée du rédacteur de l'organe libéral depuis le canal Lachino jusqu'à la trappe Ste. Anne.

Il est arrivé à la conclusion qu'il faudrait 2,151 *cabouris*, 72, 678 *barrouettes*, 1,628 *chamaux*, Comme c'est beau le calcul!

* * *

Les élections municipales approchent et les contribuables semblent s'en battre l'œil. La question de la mairie est réglée et il est entendu que l'échevin Nelson occupera le fauteuil civique. C'est un tour des Anglais d'élire le premier magistrat de la cité. Laissons les en paix. Le *Vrai Canard* croit qu'ils pourraient faire un plus mauvais choix. L'échevin Nelson ne parle pas le français, il est vrai, mais on ro-

vancho c'est un homme honorable, franc et sans préjugé de nationalité ou de religion. Il est Yankee de naissance et par conséquent il a l'esprit de progrès.

Quelques échevins pour amasseur du capital politique ont essayé de poser la candidature de l'hon. J. L. Beaudry, mais ils ont fait de la bouillie pour les chats.

Le peuple n'aime pas les troisièmes termes ni le césarisme municipal.

Dans le quartier St. Laurent il importe beaucoup de faire sauter l'échevin Hagar. Les canadiens-français du quartier, s'ils veulent oublier pendant une semaine leurs divisions politiques réussiront à faire rentrer dans la vie privée un édile fanatique qui est l'ennemi acharné de notre race. Il est question de M. Barsalou. Il serait l'homme de circonstance. Avec l'appui des conservateurs et des libéraux il tremperait une soupe chaude pour M. Hagar.

Le *Vrai Canard* voit d'un bon œil la candidature de M. Armand Prévost. C'est un homme de chiffres qui représenterait dignement notre élément dans le comité de finance. Nous faisons des vœux pour son succès. Demain, disons-le, le canadien-français comptera demain pour un zéro dans le comité de finance après la disparition des échevins Gagnéux et Grenier si l'on n'y introduit pas un homme d'affaires. Allons, poussons-y M. Armand Prévost.

* * *

D'après les dernières nouvelles que nous avons reçues il paraît que l'industrie sucrière serait flambée comme la poule à Simon. Les habitants ont préparé leurs champs pour la betterave, mais arrive pour avoir l'argent pour bâtir la manufacture, débarque, plus d'affaires. Monsieur Leger dit que ça ne paie plus aux États-Unis, qu'il faut trop d'argent, qu'il ne veut rien déboursier de sa poche. Où est allé tout le beau zèle déployé par M. Lavallée au portos d'églises l'été dernier? Où sont les millions que les habitants allaient recueillir dans la fabrication du sucre de betterave? Peuple, on s'est moqué de toi et aujourd'hui tu peux te fouiller.

Sara Bernhardt a écrit la lettre suivante à notre correspondant M. Ladébauche.

Chicago 16 Janvier 1881

Mon cher ami,
J'ai emporté un bon souvenir des canayons de Montréal qui ont été si bons pour moi. A Chicago on me porte sur la main, mais les avocats ne sont pas encore attelés à ma wagino. Il y a longtemps que j'attendais la maladie et j'aurais dû me purger il y a longtemps. Je suis timbée d'un mal en plein sur la scène pendant que je jouais. Je n'ai pas pu finir la pièce. On a été obligé de me transporter de suite à mon hôtel. Il y a trois jours que je suis malade au lit. Je crois que j'ai les chiques. J'ai dû attraper ça à Montréal. Il y a longtemps que mon docteur me disait que j'avais